

Créativité sociale : l'atelier « rien »

Par Alexandra Osbeck, Bénédicte Cazzola Dufournet,
Cécile Borel, Jacqueline Emery et Nathalie Romanens,
Educatrices à Vernier

Le lieu et les acteurs :

Ouvert en août 2007, l'Espace de Vie Infantile (EVI) des Libellules est une institution de la commune de Vernier créée en partenariat avec les Services Industriels Genevois (SIG). Elle offre deux modes de gardes, crèche et jardin d'enfants, qui accueillent ensemble plus de 100 enfants par jour ; provenant pour moitié des familles habitant et travaillant dans la commune et pour l'autre moitié des familles travaillant aux SIG.

Durant l'année scolaire 2009-2010, le groupe des 1-2 ans de la crèche, appelé les Lucioles, comptait 26 enfants (20 par jour) et était encadré par deux aides, une auxiliaire et cinq éducatrices à 100, 80 et 60%.

C'est dans ce groupe que sont nés les ateliers « RIEN », lieu d'activités intenses contrairement à ce que leur nom suggère. Ce sont des espaces temporels et physiques où l'objet est volontairement « écarté » pour laisser place à la relation et à la créativité des enfants. Ils permettent aux enfants d'investir le lien social en favorisant l'interaction entre pairs.

Les éducatrices de l'équipe des Lucioles 2009-2010 se sont réunies un après-midi pour raconter ensemble cette riche expérience qui a trouvé une place dans les pratiques pédagogiques au milieu des autres activités ludiques et éducatives.

Au début était l'objet :

Ces ateliers sont nés spontanément un après-midi de la rencontre entre une réflexion autour de l'abondance des jouets mis à disposition des enfants et un moment de rangement. Ce jour-là, à l'heure de la sieste, nous ramassions les jeux du matin, qui, comme souvent, étaient mélangés et nombreux. Difficile en effet, de demander à des enfants entre 12 et 24 mois de laisser les Lego sur le tapis bleu et les voitures sur le tapis vert.

Depuis le début de l'année, nous nous concertons pour proposer à la fois un matériel divers, pour répondre aux besoins et aux envies individuelles, et pas trop abondant pour permettre aux enfants d'investir chaque jeu. En discutant ensemble ce que nous pourrions proposer cet après-midi-là, quelqu'un a suggéré : « Et si on ne mettait rien... »

L'idée nous plaisait et nous avons pris quelques minutes pour discuter le comment et le pourquoi de cette action.

Le concept n'était pas totalement nouveau. Nous savions que, dans d'autres institutions, des formes d'ateliers «rien» existaient ; chez les plus grands, un adulte s'installait dans un coin (le plus souvent un coin tranquille, style «coin coussins»), sans matériel ludique et proposait aux enfants de ne «rien faire». Selon ce que nous en avons entendu, les enfants avaient beaucoup d'échanges verbaux entre eux et avec l'adulte durant ces ateliers. Mais de par son aspect verbal, cette forme ne nous semblait pas adaptée à l'âge des enfants des Lucioles.

Nous avons donc adapté le concept pour des enfants de 1-2 ans. Il apparut très vite que ne rien mettre, ne consistait pas seulement à ne pas sortir de jeux, mais également à enlever les meubles (tapis, table, chaises et meubles de dinette). Nous voulions transformer l'espace pour proposer une atmosphère différente et ajouter un effet de surprise. Nous voulions ouvrir un nouvel espace, un espace d'expression de la créativité ludique de l'enfant, mais aussi de sa créativité sociale. Nous faisons l'hypothèse que l'absence de matériel suggérant l'activité, permettrait aux enfants de créer le jeu et d'investir «l'autre» plutôt que «l'objet». L'autre étant prioritairement les pairs.

Et au lever de la sieste ce jour-là, les enfants ont donc découvert un espace «vide».

L'angoisse de la page blanche :

Il nous est apparu en discutant le contenu de l'article que les mots «rien» et «vide» sont problématiques dans notre société de production et de consommation. «Rien faire» est mal vu, ne «rien avoir» est mal vécu. Mais pour nous, le vide et l'absence sous-entendus par les ateliers «rien» sont plus problématiques pour l'adulte, et pour le professionnel en particulier, que pour l'enfant.

Encadrer les ateliers «rien» demande aux adultes de se discipliner pour ne pas être tout de suite et tout le temps dans la suggestion d'activités, mais bien de laisser l'espace aux enfants d'être les créateurs des activités de ce moment. Or, l'absence d'action nous apparaît faussement comme une absence d'activité, surtout chez le professionnel.

A contrario, on admet couramment qu'un enfant qui, en apparence, «ne fait rien» est en réalité en train d'observer ou/et d'intégrer les éléments de son environnement. Et ces ateliers nous ont permis de constater que l'absence d'objets, jouet et matériel, n'entraîne pas chez eux l'inaction, bien au contraire. Une fois, l'effet de surprise passé, les enfants investissent intensément l'espace physique et d'action qui leur est offert. ▲



Table 1



Table 2 (détail)

▲ L'effet de surprise :

Le premier atelier a été un espace de découverte pour les enfants, comme pour nous. Leur première réaction a été d'attendre en nous regardant, ce qui est assez logique ; privé des repères spatiaux (les meubles et les tapis), ils se sont tournés vers les adultes présents comme repères stables.

Nous avons verbalisé les changements dans la salle, mais comme nous ne proposons « rien », les enfants ont montré d'autres réactions. Quelques rares enfants se sont montrés déséquilibrés et ont cherché refuge soit dans un coin particulier de la pièce (assis vers la fenêtre), soit vers les adultes.

Une grande majorité des enfants ont commencé à investir l'espace physique ainsi ouvert, en se déplaçant en courant dans toute la salle. En quelques minutes, nous avons pu observer une nette augmentation des interactions.

Ils se sont observés, regardés et beaucoup imités. Ils se sont appelés, se sont donnés la main et les enfants les plus âgés ont véritablement joué ensemble par petits groupes.

Il y avait dans la salle un seul « meuble » inamovible : un module moteur avec escaliers, tunnel en plexiglas et toboggan. Les enfants l'ont investi mais différemment. L'une des parois du jeu comportait des éléments sensoriels qui, d'habitude, intéressaient très peu les enfants. Pendant l'atelier « rien », deux d'entre eux se sont retrouvés devant ce panneau à toucher et à échanger autour pendant de longues minutes.

L'atelier a duré une quinzaine de minutes, puis nous avons voulu profiter de l'espace pour proposer une activité de motricité globale et nous avons introduit des boules en plastique en grande quantité, pour la plus grande joie des enfants.

A la fin de la journée, lors du retour aux parents, nous avons présenté l'atelier « rien ». Nous avons expliqué avec une attention particulière les tenants et les aboutissants pédagogiques de notre action. L'accueil a été plutôt positif chez les parents, sensibles à la question du développement social de leur enfant et à l'aspect ludique d'un espace familial transformé pour l'occasion.

Analyse et évolution :

Nous avons évalué que l'impact pédagogique était vraiment riche. Du point de vue des enfants, l'atelier « rien » était majoritairement investi comme un lieu de créativité ludique et sociale. Les enfants se sont découverts et nous avons observé des affinités entre des enfants qui n'en présentaient pas jusque-là. Les genres (filles/garçons) se sont beaucoup mélangés aussi.

Le rire était très présent et les interactions étaient majoritairement positives (sourires, regards, appels, contacts). L'absence d'objet-jouet a fait nettement diminuer les conflits et les interactions négatives. Ainsi les enfants qui montraient d'habitude des comportements d'agression n'en ont pratiquement pas manifesté. Ils ont même particulièrement bien investi ce moment.

Pour nous professionnelles, l'atelier a permis d'observer chez les enfants des

réactions individuelles inattendues au premier abord et qui enrichissaient notre connaissance de l'enfant.

Nous avons ensuite reconduit des ateliers « rien » de façon ponctuelle tout au long de l'année, en faisant varier un peu la forme. Nous avons parfois vidé la salle avec l'aide des enfants et d'autres fois nous l'avons fait en leur absence. Pareil pour la remise en place des tapis et des meubles de dinette.

La façon de terminer l'activité a donc varié aussi. Très souvent nous proposons plutôt des activités motrices ; balles, ballon, mais aussi véhicule en ouvrant les portes qui donnent sur le couloir pour que les enfants puissent circuler. Une autre fois, nous avons profité de l'espace pour improviser un goûter pique-nique sur une couverture ou mis de la musique pour danser.

Les enfants désécurisés la première fois ont pris confiance et ont pu investir aussi ces moments. Il est difficile de déterminer pourquoi et surtout par quoi certains enfants sont dérangés. En rédigeant cet article, nous nous sommes questionnées pour savoir si c'était l'absence d'objets pour soutenir l'action et suggérer le jeu ou le vide spatial qui dérangeait le plus ces enfants. Est-ce que des enfants qui ont beaucoup de jouets à la maison sont déstabilisés par l'absence totale de matériel ludique et ne parviennent pas à entrer en jeu ? Nous pensons qu'il nous faudra ▲

▲ aussi proposer des ateliers « rien », sans jouet, mais avec les meubles (table, chaises, tapis) pour pouvoir observer quelles différences sont amenées par la présence de repères spatiaux.

Nous nous sommes également interrogées sur l'influence du moment de la journée sur le déroulement de l'atelier « rien ». La première fois les enfants sortaient de la sieste, ce qui implique un temps de réveil avant l'investissement réel et peut influencer sur le sentiment de sécurité de certains. De plus, les dynamiques de groupe sont souvent très différentes le matin et l'après-midi.

L'une de nous a reconduit ces ateliers chez les 2-3 ans cette année. D'abord avec un grand groupe (12 enfants) dans une grande salle de vie. Les enfants ont beaucoup investi l'espace d'un point de vue moteur. Les tables étaient restées contre le mur et les enfants sont montés dessus et ont sauté. Les adultes les ont laissé faire un moment, mais la taille du groupe a influé sur la possibilité d'assurer la sécurité physique (ne pas pousser) et il a fallu interdire aux enfants de monter sur les tables, ce qui a modifié le déroulement de l'atelier. Il faut relever que les enfants n'ont jamais réessayé de monter debout sur les tables en dehors de ce moment.

L'atelier a été reproposé aux mêmes enfants, mais par groupe de six et dans une demi-salle de vie (une paroi

amovible permet de séparer l'espace en deux). L'éducatrice a constaté que les enfants profitent toujours de l'espace moteur mis ainsi à leur disposition (ils courent). Néanmoins le nombre d'interactions positives est plus grand et les enfants se montrent créatifs et très observateurs des activités des autres. Ils jouent à des jeux de coucou dans les étagères vides, observent et interagissent autour des images présentes sur les murs de la salle (photos d'animaux, paysages ou des enfants et de leur famille). Certains enfants restent plus en interaction avec l'adulte. Enfin, chez les 2-3 ans, la dynamique du petit groupe a beaucoup d'influence. La présence ou l'absence des enfants habituellement leaders va influencer sur ce qui se passe dans l'atelier.

Notre échange pour la rédaction de cet article a aussi été l'occasion de discuter de nos attitudes pédagogiques durant ces ateliers. Nous avons évalué que la façon de verbaliser l'entrée dans l'atelier avait son importance. Dire aux enfants « on ne va rien faire » est faux, il faudrait plutôt parler de « faire avec rien ». Garder l'élément de surprise lorsque la salle est préparée en leur absence, sans parler de « surprise » qui a souvent pour les enfants une connotation festive qu'ils ne trouveront pas forcément dans l'activité. Enfin, répondre aux enfants qui questionnent : « Qu'est-ce qu'on fait ? » Ne pas dire « rien », mais plutôt : « Fais ce que tu veux. »

L'adulte est garant de la sécurité affective et physique, mais il se met le plus possible en retrait pour ouvrir le plus possible l'espace aux interactions entre pairs. Il répond néanmoins aux sollicitations des enfants, car l'interaction avec l'adulte a aussi une qualité particulière dans ces moments.

Conclusion :

L'atelier « rien » prend son sens en inscrivant une différence par rapport à l'abondance du matériel ludique et des activités dirigées traditionnellement proposées dans les institutions petite enfance (IPE). C'est une manière de sortir du quotidien, de la stimulation par la surabondance d'objets parfois étouffante pour l'enfant (du bébé au plus grand). Néanmoins l'aspect critique de notre réflexion se porte plus sur nos habitudes sociétales, telles que la consommation, que sur la qualité des activités ludiques en IPE.

Même dans les groupes de l'institution où les ateliers « rien » n'existent pas, les professionnelles proposent des moments sans jouet. Par exemple, lorsqu'on va au jardin, on ne sort pas tout de suite les voitures, vélos et jeux de sable. Les premières fois, les enfants ont eu du mal à entrer en jeu ; mais très vite, ils se sont lancés dans

des jeux de poursuite, de cache-cache et de rôles et nous avons pu observer que les interactions sont là aussi plus nombreuses et les conflits plus rares.

Les études montrent¹ que l'absence d'objets (jouets) entraîne très tôt (dès 6 mois) une augmentation de la quantité des interactions entre les enfants et influe sur la qualité de celles-ci. Reste que les chercheurs ne sont pas tous d'accord sur le pourquoi de cette augmentation et que l'objet « jouet » reste un outil d'exploration et d'activité pour l'enfant et est un médiateur dans l'interaction, comme dans l'intégration des normes sociales.

L'atelier « rien » n'a de sens que si le reste du temps le jouet est présent et que l'on articule un ensemble cohérent d'activités avec et sans matériel ludique. ■

Alexandra Osbeck,
Bénédicte Cazzola Dufournet,
Cécile Borel, Jacqueline Emery
& Nathalie Romanens

1- Voir Chantal Zaouche Gaudron, (2010). *Le développement social de l'enfant, du bébé à l'enfant d'âge scolaire*, 2^{ème} édition, Dunod, Paris, pp. 80-87.